

JACQUES DERRIDA, LE PHILOSOPHE DE LA DÉCONSTRUCTION

Iuliana Paștin*

julpastin@gmail.com

Abstract: *The sign theories of Jacques Derrida fall in the current post-structuralist, opposite to saussurean structuralism, where, the signifier refers directly to the signified, and which conveyed a logocentric thought centered on the language, that has existed since Platon. Using the writing, J. Derrida seeks to question the metaphysical story running under the user of the oppositions. It develops a theory of deconstruction of the discourse that challenges the static view of the structure to provide a lack of the structure, of the centre, of univocal meaning. The direct relationship between signifier and signified is no longer taking place and then slides infinite sense of a signifier to another.*

Keywords: *deconstruction, philosophy, writing, structuralism, poststructuralism.*

Jacques Derrida, est né le 15 juillet 1930 à El Biar en Algérie française Il est mort le 9 octobre 2004 à Paris. Ce grand philosophe français est l'auteur d'une théorie nouvelle, celle de la déconstruction, essayant à dépasser la métaphysique traditionnelle et ses convergences avec les autres disciplines.

Toute son œuvre consiste à remettre en question, à déconstruire sans cesse des oppositions traditionnelles telles que: parole et écriture dans le domaine de la linguistique, raison et folie qui concernent la psychanalyse, sens propre et sens figuré, termes qui caractérisent la littérature, masculin et féminin dans la théorie des genres. Il faut aussi continuer l'analyse, dans les textes de tradition philosophique de cette articulation binaire de concepts, spécifiques au courant structuraliste tels que: présence / absence; phénomène / essence; intelligible / sensible; réalité / apparence. La première phrase de *L'Écriture et la Différence* commence de la façon suivante:

Si elle se retirait un jour, abandonnant ses œuvres et ses signes sur les plages de notre civilisation, l'invasion structuraliste deviendrait une question pour l'historien des idées. Peut-être même un objet. Mais l'historien se tromperait s'il en venait là: par le geste même où il la considérerait comme un objet, il en oublierait le sens, et qu'il s'agit d'abord d'une aventure du regard, d'une conversion dans la manière de questionner devant tout objet. Devant les objets historiques — les siens — en particulier. Et parmi eux très insolite, la chose littéraire. (page 9).

* Senior lecturer Ph.D - „Dimitrie Cantemir” Christian University, București.

Chacune de ces oppositions est en relation de contiguïté avec les autres et constitue un ensemble de valeurs qui dépassent le cadre philosophique: cette opposition est proprement politique et dévalorise systématiquement l'un des termes, pensé comme «accident», «parasite». Jacques Derrida est un des plus grands philosophes du XXe siècle, le philosophe de la différance et de la déconstruction.

La différance et non la différence vient du mot différer qui signifie ajourner et différer. Il énonce cette idée pour la première fois dans une discussion sur La voix et le phénomène de Husserl. En fait, la différance est un mouvement et non une relation entre termes comme la différence. Il y a une mobilité de principe et du principe¹. (Florence Guillaume, 2010).

Et Florence Guillaume explique la différance comme un mouvement infini celui de la vie et de la mort et dans le sens textuel, chaque mot ou signifiant renvoie à d'autres termes dont ils diffèrent:

Ce qui est différé n'est pas remis à plus tard mais c'est l'événement de toute venue. Le thème de la mort est conjoint à la différance: ce mouvement est infini. Il y a venue et départ de toute existence. Mais la différance concerne également le sens textuel: si l'on considère l'ajournement, cela signifie que les mots et les signifiants renvoient à d'autres termes desquels ils diffèrent: le sens est différé par toute cette chaîne de signifiants; le deuxième sens évoqué: différence engendre des oppositions binaires et une hiérarchie par la force portant sur les termes qui diffèrent les uns des autres. (Florence GUILLAUME, 2010)²

Selon Florence Guillaume La déconstruction est l'ensemble des techniques utilisées par Derrida pour déstabiliser les textes explicitement ou invisiblement idéalistes et même les textes de fiction de la littérature. La déconstruction s'applique aux textes de l'histoire de la philosophie occidentale et rend les termes indécidables; ils s'amalgament en deux pôles opposés (chiasmiques). Il s'agit donc d'une série de différences conceptuelles dont l'origine serait la différence avec un a, concept sur lequel Derrida insiste et explique dans son recueil d'articles *Marges – de la philosophie* (J.Derrida, 1972)³:

Ce qui s'écrit différance, ce sera donc le mouvement de jeu qui «produit», par ce qui n'est pas simplement une activité, ces différences, ces effets de différence. Cela ne veut pas dire que la différance qui produit les différences soit avant elles, dans un présent simple et en soi immodifié, in-différent. La différance est l'«origine» non-pleine, non-simple, l'origine structurée et différante des différences. Le nom d'«origine» ne lui convient donc plus. Puisque la langue, dont Saussure dit qu'elle est une classification, n'est pas tombée du ciel, les différences ont été produites, elles sont des effets produits, mais des effets qui n'ont pas pour cause un sujet ou une substance, une chose en général, un étant quelque part

¹ Magazine l'EuroMag, Le Magazine de la Découverte du Savoir et de la Culture Article: *Jacques Derrida un philosophe postmoderne exceptionnel*, Rédigé par Florence GUILLAUME, le Mercredi 1 Septembre 2010). Magazine l'EuroMag.

² Le Magazine de la Découverte du Savoir et de la Culture Article: *Jacques Derrida un philosophe postmoderne exceptionnel*, Rédigé par Florence GUILLAUME, le Mercredi 1 Septembre 2010). Magazine l'EuroMag.

³ J.Derrida, *Marges de la philosophie*, Editions du Seuil, 1972.

présent et échappant lui-même au jeu de la différance. (Marges de la philosophie, page 12).

QU'EST-CE QUE LA DÉCONSTRUCTION?

Au cours d'un entretien dans le journal de Le Monde du 30 juin 1992, Jacques Derrida donne une longue réponse dans laquelle il essaie de définir le terme de «*déconstruction*» non pas au sens de dissolution et de destruction mais ayant le but d'analyser les structures qui forment l'élément discursif, le discours philosophique dans lequel nous pensons. Cela passe évidemment par la langue, par la culture occidentale, par l'ensemble de ce qui définit notre appartenance à cette histoire de la philosophie. Et Jacques Derrida analyse le parcours de la déconstruction de la façon suivante:

Il faut entendre ce terme de "déconstruction" non pas au sens de dissoudre ou de détruire, mais d'analyser les structures sédimentées qui forment l'élément discursif, la discursivité philosophique dans lequel nous pensons. Cela passe par la langue, par la culture occidentale, par l'ensemble de ce qui définit notre appartenance à cette histoire de la philosophie.[...]

Le mot «déconstruction» existait déjà en français, mais son usage était très rare. Il m'a servi d'abord à traduire des mots, l'un venant de Heidegger, qui parlait de «destruction», l'autre venant de Freud, qui parlait de «dissociation». Mais très vite, naturellement, j'ai essayé de marquer en quoi, sous le même mot, ce que j'appelais déconstruction n'était pas simplement heideggérien ni freudien. J'ai consacré pas mal de travaux à marquer à la fois une certaine dette à l'égard de Freud, de Heidegger, et une certaine inflexion de ce que j'ai appelé déconstruction. Je ne peux donc pas expliquer ce que c'est que la déconstruction, pour moi, sans recontextualiser les choses.¹

La déconstruction pourrait aussi être comprise comme une réaction d'affranchissement intellectuel par rapport au structuralisme qui menaçait de devenir une pensée autoritaire:

C'est au moment où le structuralisme était dominant que je me suis engagé dans mes tâches, et avec ce mot là. C'était aussi une prise de position à l'égard du structuralisme, de la déconstruction. D'autre part, c'était au moment où les sciences du langage, la référence à la linguistique, le «tout est langage» étaient dominants. C'est là, je parle des années 1960, que la déconstruction a commencé à se constituer comme, je ne dirais pas anti-structuraliste, mais, en tout cas, démarquée à l'égard du structuralisme, et contestant cette autorité du langage. C'est pourquoi je suis toujours à la fois étonné et irrité devant l'assimilation si fréquente de la déconstruction, comment dire? un «omnilinguisme», à un «panlinguisme», un «pantextualisme». (Propos recueillis par Roger Pol Droit, Le Monde).

La déconstruction est selon Derrida justement le contraire du structuralisme:

J'ai commencé par contester l'autorité de la linguistique et du langage et du logocentrisme. Alors que tout a commencé pour moi, et a continué, par une contestation de la référence linguistique, de l'autorité du langage, du

¹ Propos recueillis par Roger Pol Droit, Le Monde, 2004.

«logocentrisme», mot que j'ai répété, martelé, comment se fait-il qu'on accuse si souvent la déconstruction d'être une pensée pour laquelle il n'y a que du langage, que du texte, au sens étroit, et pas de réalité? C'est un contresens incorrigible, apparemment. Je n'ai pas renoncé au mot de «déconstruction», parce qu'il impliquait la nécessité de la mémoire, de la reconnexion, de la remembrance de l'histoire de la philosophie dans laquelle nous sommes, sans toutefois penser sortir de cette histoire. J'avais d'ailleurs très tôt distingué entre la clôture et la fin. Il s'agit de marquer la clôture de l'histoire, non pas de la métaphysique globalement, je n'ai jamais cru qu'il y ait une métaphysique; ça aussi, c'est un préjugé courant. (Propos recueillis par Roger Pol Droit du journal *Le Monde*, 2004))

L'idée qu'il y a une métaphysique est un préjugé métaphysique. Il y a une histoire et des ruptures dans cette métaphysique. Parler de sa clôture ne revient pas à dire qu'elle est finie.

(Roger Pol Droit, *Le Monde*)

En ce qui concerne la philosophie, Derrida souligne l'importance d'une interrogation sur les questions philosophiques, sur leur permanente ouverture. La déconstruction n'est pas une méthode avec des normes précises non plus. Elle concerne plutôt le rapport clos/ouvert qui domine toute l'histoire de la philosophie:

Donc, la déconstruction, l'expérience déconstructive se place entre la clôture et la fin, dans la réaffirmation du philosophique, mais comme ouverture d'une question sur la philosophie elle-même. [...] Elle ne peut pas être une discipline ou une méthode. Souvent, on la présente comme une méthode, ou on la transforme en une méthode, avec un ensemble de règles, de procédures qu'on peut enseigner, etc. Ce n'est pas une technique, avec des normes ou des procédures. Bien entendu, il peut y avoir des régularités dans les manières de poser un certain type de questions de style déconstructif. De ce point de vue, je crois que cela peut donner lieu à enseignement, cela peut avoir des effets de discipline, etc. Mais, en son principe même, la déconstruction n'est pas une méthode. J'ai essayé moi-même de m'interroger sur ce que pouvait être une méthode, au sens grec ou cartésien, au sens hégélien. Mais la déconstruction n'est pas une méthodologie, c'est-à-dire l'application de règles. Si je voulais donner une description économique, elliptique de la déconstruction, je dirais que c'est une pensée de l'origine et des limites de la question «qu'est-ce que?», la question qui domine toute l'histoire de la philosophie. Chaque fois que l'on essaie de penser la possibilité du «qu'est-ce que?», de poser une question sur cette forme de question, ou de s'interroger sur la nécessité de ce langage dans une certaine langue, une certaine tradition, etc., ce qu'on fait à ce moment-là ne se prête que jusqu'à un certain point à la question «qu'est-ce que?». C'est ça, la différence de la déconstruction. Elle est en effet une interrogation sur tout ce qui est plus qu'une interrogation. C'est pour ça que j'hésite tout le temps à me servir de ce mot-là. Elle porte sur tout ce que la question «qu'est-ce que?» a commandé dans l'histoire de l'Occident et de la philosophie occidentale, c'est-à-dire pratiquement tout, de Platon à Heidegger. De ce point de vue, en effet, on n'a plus tout à fait le droit de lui demander de

répondre à la question «qu'est-ce que tu es?», «qu'est-ce que c'est? «sous une forme courante». (Roger -Pol Droit, *Le Monde*, mardi, le12 octobre 2004).

De Platon à Rousseau et Lévi-Strauss, J. Derrida dénonce l'obsession structuraliste traditionnelle de la parole, conçue comme «vie» et «présence», «domination» sur l'écriture. Il critique ce système métaphysique comme étant un *logocentrisme*. Par conséquent, Derrida «déconstruit» la métaphysique occidentale, fondée sur la détermination de l'être en tant que présence, en mettant en évidence les présupposés qui la sous-tendent et les apories auxquelles elle mène. La déconstruction est entrée dans le langage courant avec ce nom ou avec celui de déconstructivisme, connu surtout dans le domaine de l'architecture. Le problème qui se pose est: La déconstruction a-t-elle perdu son acuité? La réponse de Derrida a été la suivante:

Peut-être pas, car elle est toujours aussi difficile à définir: ni une analyse, ni une critique, ni une interprétation, ni une méthode, ni une thématique, etc.

Derrida semble avoir utilisé toutes les méthodes de la négation pour éviter qu'elle ne se transforme dans une positivité.

La déconstruction n'est rien, en tous cas rien de substantiel, jusqu'au moment où elle produit l'événement qu'on n'attend pas (Le Monde, 2004)

Selon Derrida on ne peut cependant pas enfermer la déconstruction dans la question sur l'Être. Elle porte certainement sur les domaines les plus divers: le langage, les institutions et sur toutes les connexions possibles à ces domaines:

vérité, être, vie, discours, écriture courante, certitude, etc., y compris les éléments les plus usuels comme le mot ou le signe. Mais ces éléments sont transformés. Il ne s'agit pas d'expliquer, mais de déplier, de rendre compte de l'héritage dont le texte est le gardien. Pour cela Jacques Derrida introduit d'autres concepts: l'archi-écriture (où se défont les significations), la trace, la lettre, le gramme, l'autre, la différence, l'itérabilité, le supplément, etc... (Le Monde, 2004).

La déconstruction, affirmait Derrida, c'est «*Plus d'une langue*». En laissant en elle une figure auto-interprétative déployer sa nécessité, sans se soumettre à quelque métadiscours que ce soit, elle s'apparenterait à une sorte de *traduction* qui ferait, à sa façon unique et idiomatique, survivre les œuvres de la tradition.

A la question: pourquoi déconstruire? Derrida a répondu:

Parce que le processus est déjà entamé. L'événement a déjà lieu, dans notre présent, il affecte l'expérience même du lieu. Ça se déconstruit. On le constate (entre autres) pour la politique, l'art ou la littérature. Dans toute œuvre, il y a de la déconstruction. La science, la technique, l'informatique, le machinisme et les médias entretiennent les turbulences qui déstabilisent l'écriture. Le cinéma y contribue par sa technique du montage/démontage. Puisque le mouvement est lancé, puisqu'il se passe aujourd'hui, autant le chevaucher et ne pas s'arrêter en route, y compris en déconstruisant la déconstruction. (Le Monde, 2004).

Alors comment philosopher en déconstruisant le logos? Et le philosophe continue de souligner que cela est possible: Par une pratique double, à la fois intérieure et extérieure au logocentrisme, c'est-à-dire:

«de l'intérieur, en s'appuyant sur les coins négligés du texte (une mémoire déjà à l'œuvre dans l'œuvre), sur ses apories, sur ses résonances (le

commentateur déconstruit le texte en le laissant intact), sur les spectres qui gisent dans le langage, sur les auteurs qui ont anticipé son mouvement (Marx, Freud, mais aussi Jean Genet), sur le potentiel qu'il met en œuvre, et aussi en critiquant les appareils théoriques qui résistent à la déconstruction (par exemple le structuralisme). Cette phase de renversement est indispensable. Elle fait glisser les éléments du système jusqu'au point où ils s'épuisent».

«de l'extérieur, en désorganisant les systèmes. Il faut travailler les écarts, déplacer et renverser l'ordre conceptuel, intervenir sur les restes, les concepts qui résistent à l'organisation dominante, et aussi les contextes. Il ne s'agit pas alors de déconstruire l'archive, mais le principe même de l'archive. Un seul auteur ni un seul texte n'y suffisent pas».¹

Par conséquent, «la déconstruction désigne l'ensemble des techniques et stratégies utilisées par Derrida pour déstabiliser, fissurer, déplacer les textes explicitement ou invisiblement idéalistes» (Hottois, 1998: 399 - 400). Toutefois, déconstruire n'est pas détruire et la déconstruction s'effectue en deux temps:

1. Une phase de renversement: comme le couple était hiérarchisé, il faut d'abord détruire le rapport de force. Dans ce premier temps, l'écriture doit donc primer sur la voix, l'autre sur le même, l'absence sur la présence, le sensible sur l'intelligible, etc.

2. Une phase de neutralisation: on arrache le terme valorisé lors de la première phase à la logique binaire. Ainsi, on abandonne les significations antérieures, ancrées dans cette pensée duelle. Cette phase donne naissance à l'androgynie, à la super-voix, à l'archi-écriture. Le terme déconstruit devient donc indécidable (Hottois, 1998: 306)².

Cette démarche déconstructiviste caractérise la plupart des œuvres de Jacques Derrida. Un rôle important a *De la Grammatologie* qui est un ouvrage majeur pour la pensée de Derrida., d'où résulte dans un deuxième temps, une science de l'écriture. Enfin, cette science de l'écriture nous aide à déchiffrer nous-mêmes la pensée de la différence faisant de Derrida une sorte de précurseur du postmodernisme. Par conséquent, nous affirmons que la synthèse de la méthode de Derrida, très originale, et représentative de sa pensée est mise en évidence surtout dans *La Grammatologie*. Il s'agit d'une application, d'une pratique de la déconstruction – approche qui aura une longue postérité dans la pensée contemporaine américaine poststructuraliste. J. Derrida, ce grand critique des structuralistes semble s'intéresser comme nous l'avons montré, plutôt au signifiant qu'au signifié, au ton qu'au contenu, ou encore, à l'écriture qu'à la parole. Comme l'affirme Emilie Jeanneau. (Paradoxa, 2008)³ «si l'attitude de Derrida face à l'oralité est proprement celle d'une déconstruction, c'est en tant qu'il entend démonter le visage du langage construit par la métaphysique, en d'autres termes, démonter la tradition négative de l'écriture, et montrer que l'oral ne tient pas par

¹ Pierre Delayin, "Les mots de Jacques Derrida", Ed: Idixa, 2004-2009, Page créée le 28 août 2005.

² Gilbert Hottois, *De la Renaissance à la Postmodernité. Une histoire de la philosophie moderne et contemporaine*. De Boeck, Bruxelles, 1998, troisième édition 2005.

³ Emilie Jeanneau Dans son article, *Présentation De La Grammatologie de J. Derrida*, Paradoxa, 2008.

lui-même, qu'il est «originellement» «troué» par l'écriture: «le langage est d'abord, en un sens qui se dévoilera progressivement, écriture».

Concernant son approche des textes dans *De la Grammatologie*, Derrida s'occupe des textes courts, peu connus, non traduits et dont la date de création est incertaine. Quant au niveau du texte lui-même, son approche est aussi originale. Derrida s'intéresse en effet à la situation précise d'un texte dans son ensemble. La déconstruction est une pratique d'écriture qui opère, selon Derrida, en marge et sur des textes. Dans *De La Grammatologie*, Derrida insiste sur le thème de l'oralité et de l'écriture. Selon la tradition de la philosophie occidentale il s'agit de l'opposition entre la parole, l'oralité et l'écrit rejeté, dans une tentative de dissimulation de l'écriture. Mais il faut pourtant mentionner que chez Derrida il ne s'agit pas d'accorder à l'écriture une antériorité historique sur la parole, mais de montrer la nécessité d'une science de l'écriture, d'une grammatologie et de déterminer les conditions de son apparition non seulement dans la pensée du passé, même chez Platon, mais aussi de souligner sa place dans la pensée à venir.

«Aussi, dit Derrida, déconstruire cette tradition ne consistera pas à la renverser, à innocenter l'écriture. Plutôt à montrer pourquoi la violence de l'écriture ne survient pas à un langage innocent. [...] L'«usurpation» a toujours déjà commencé. Le sens du bon droit apparaît dans un effet mythologique de retour»¹. (J. Derrida, 1967).

J. Derrida souligne aussi une idée très importante que si la tradition métaphysique semble avoir dissimulé l'écriture, on retrouve pourtant des traces de celle-ci chez certains auteurs qui, dans l'histoire de la philosophie semblaient cultiver excessivement l'oralité.

En découvrant les traces de l'écriture chez certains auteurs, (Rousseau, Hegel, de Nietzsche, ou encore de Lévi-Strauss) Derrida montre ainsi, d'une part, que l'écriture est toujours sous-jacente, et d'autre part, par son propre livre, qu'il est possible de constituer un savoir de l'écriture (Emilie Jeannot, 2008).

Comme nous l'avons affirmé, Derrida ne se contente pas seulement du passé car il réfléchit également sur le devenir historique, sur l'avenir de l'écriture, à une transcendance, se manifestant par toutes sortes de jeux d'expression et de signification, oraux ou non et ce rôle reviendra à la grammatologie, à ce qu'il appelle l'archi-écriture. Il faut aussi souligner que la pensée de Derrida suivra la logique de la différence dans le sens de fuite, d'une recherche de l'originalité, d'une pensée autre, toujours en mouvement. L'originalité de Derrida et sa postmodernité consistent justement à cette ouverture vers d'autres idées, refusant toute tentative de réponse précise, de solution à la multiplicité des œuvres du monde.

Les concepts derridiens qui se retrouvent dans *De la Grammatologie* mettent donc les bases d'une pensée d'avant-garde par son approche déconstructiviste comme par l'actualité de ses théories. Le concept d'écriture, mis au centre de la pensée, est destiné à rendre compte de la conception du monde et du langage sous

¹ Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, Éditions de Minuit, 1967, p. 55.

un angle inédit, créant une nouvelle «unité» celle de la différence, de la conception du monde par les hommes et de leur langage.

Les théories du signe de Jacques Derrida s'inscrivent dans le courant poststructuraliste, opposé au structuralisme saussurien (provenant des théories du linguiste F.de Saussure), où le signifiant (la forme d'un signe) renvoie directement au signifié (le contenu d'un signe), et qui véhiculait toute une pensée logocentrique (centrée sur la parole), celle existant depuis Platon. À l'aide de l'écriture (du signe), Derrida se propose de remettre en question l'histoire métaphysique fonctionnant sous le mode d'oppositions. Il élabore une théorie de la déconstruction (du discours, donc, suivant sa conception du monde), qui remet en cause le fixisme de la structure pour proposer une absence de structure, de centre, de sens univoque. La relation directe entre signifiant et signifié ne suffit plus et nous constatons que des glissements de sens infinis d'un signifiant à l'autre peuvent s'opérer dans une logique de la différence. La "déconstruction" reste la partie la plus importante de la philosophie de Derrida et elle est entrée dans le langage courant, notamment par son caractère ouvertement paradoxal. L'œuvre de Derrida cherche à montrer la variété et la richesse des débats contemporains autour et à partir de la déconstruction dans les domaines les plus variés tels que ceux: de la philosophie, du langage et de la théorie de la communication, de la psychiatrie, de la psychanalyse, de la théorie esthétique, de la critique littéraire et de l'histoire de la philosophie. Alors la question suivante pourrait être justifiée: est – il possible de tout déconstruire?

ŒUVRES DE JACQUES DERRIDA

Jacques Derrida est l'auteur de plus de 80 ouvrages dont nous citons les plus importantes:

- *Introduction* (et traduction) à *L'origine de la géométrie* de E. Husserl, PUF, 1962.
- *Le Problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, Paris, coll. «Epiméthée», PUF, 1990. Rééd. 2010. Mémoire pour son diplôme d'études supérieures en philosophie à l'École normale supérieure, en 1953-1954.
- *De la grammatologie*, 1967, Les Éditions de Minuit.
- *La Voix et le phénomène*, 1967, Presses universitaires de France.
- *L'Écriture et la différence*, 1967, Seuil.
- *Marges – de la philosophie*, 1972, Les Éditions de Minuit. *Positions*, 1972, Les Éditions de Minuit.
- *La dissémination*, 1972, Seuil.
- *Éperons. Les styles de Nietzsche*, 1972, Champs Flammarion (Voir Friedrich Nietzsche).
- *L'archéologie du frivole*, Galilée, 1973.
- *Glas*, 1974, Galilée. *La vérité en peinture*, 1978, Champs Flammarion.
- *La carte postale. De Socrate à Freud et au-delà*, 1980, Flammarion (Voir Socrate et Sigmund Freud).

• *D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie*, Galilée, 1983.
Au-delà des apparences, conversations avec Antoine Spire, Ed. Le Bord De L'eau, 2002

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Benoît Peeters, (2010), *Trois ans avec Derrida, les carnets d'un biographe*, Flammarion.
2. Charles Ramond, (2001), *Vocabulaire de Derrida*, Ellipses.
3. Charles Ramond, (2008), *Derrida: la déconstruction*, PUF.
4. Coll., (2004), "*Jacques Derrida*", *Europe*, n°901, Mai.
5. François Nault, (2000), *Derrida et la théologie. Dire Dieu après la déconstruction*, Paris, Cerf.
6. Fred Poché, (2007), *Penser avec Jacques Derrida: Comprendre la déconstruction*, Chronique Sociale.
7. Geoffrey Bennington et Jacques Derrida, (1991), *Jacques Derrida*, Seuil.
8. Ginette Michaud, (2010), *Battements – du secret littéraire. Lire Jacques Derrida et Hélène Cixous. Volume 1 et 2*, collection Le Bel Aujourd'hui, Éditions Hermann.
9. Grégoire Biyogo, (2005), *Adieu à Jacques Derrida: Enjeux et perspectives de la déconstruction*, Paris, l'Harmattan.
10. Manola Antonioli (dir.), (2007), *Abécédaire de Jacques Derrida*, Sils Maria, (ISBN 2-930242-56-6).
11. Marc Goldschmit, (2003), *Jacques Derrida, une introduction*, Pocket.
12. Marc Goldschmit, (2006), *Une langue à venir. Derrida, l'écriture hyperbolique*, Lignes-Manifestes.
13. Mireille Calle-Gruber, (2009), *Jacques Derrida, la distance généreuse*, La Différence.
14. Mustapha Cherif et Jacques Derrida, (2006), *L'Islam et l'Occident: Rencontre avec Jacques Derrida*, Odile Jacob.
15. Peter Sloterdijk, (2006), *Derrida, un Égyptien: Le problème de la pyramide juive*, Maren Sell.
16. Philippe Sergeant, (2009), *Deleuze, Derrida: Du danger de penser*, La Différence.
17. Pierre Daviot, (1998), *A Jacques Derrida, Les carnets de psychanalyse*, Errata.
18. Raoul Moati, Derrida/Searle, (2009), *Déconstruction et langage ordinaire*, Paris, PUF, "Philosophies".
19. René Major, (2001), *Lacan avec Derrida*, Flammarion (Champs-Sciences).
20. Sarah Kofman, (1984), *Lectures de Derrida*, Paris, Galilée, «Débats». (ISBN 2-7186-0251-1).
21. Thomas Dutoit, Philippe Romanski et Collectif, (2009), *Derrida d'ici, Derrida de là*, Galilée.